

terait mon cadavre, et je ne souffrirais plus !... Et j'allais m'élancer quand, brusquement, Maurice apparut....

—Et alors ?... et alors ? fit anxieusement Yvonne.

—Il m'avait suivie... Il voulait se sacrifier pour moi... Il me disait : "Retourne chez M. François, c'est à moi de partir." Et j'entends encore ses supplications, je vois encore ses larmes !... Mais j'avais la fièvre, le vertige... Mais la Seine de plus en plus m'attirait... Et il parlait encore que déjà ses flots m'emportaient !...

—Après ? après ? fit Yvonne de plus en plus haletante.

—Mais si j'aimais Maurice comme un frère, il m'aimait comme une sœur. Et il ne voulait pas que je meure !... Et alors... alors c'est comme un rêve que j'aurais fait... comme une vision très lointaine qui me reviendrait, ajouta Suzanne en parlant plus lentement et en fermant la main sur ses yeux. Le courant m'entraînait... mes oreilles bourdonnaient... et comme je n'avais pas encore perdu connaissance, je me sentais maintenant pleine d'épouvante et j'aurais voulu vivre....

"Oh ! oui, vivre !... revoir le ciel !... fuir l'abîme !... fuir la mort !

"Et je crois bien que j'essayais de crier, mais je ne le pouvais plus... De plus en plus mon corps s'alourdissait... de plus en plus j'enfonçais, essayant de me débattre et de remonter encore....

"Puis, soudain, je n'y vis plus... je sentis le vide me prendre... Mais, au même moment, il me sembla que je n'étais plus seule, qu'une main venait de me saisir, et qu'une voix que je connaissais bien et qui m'avait fait tressaillir — la voix de Maurice — venait de me crier : "Courage, Suzanne, courage !"

—Et c'était lui ! c'était lui ! s'écria Yvonne, orgueilleuse et fière.

—Oui, c'était lui !

—Mon fils !

—Oui, c'était lui qui venait de risquer si courageusement sa vie pour moi... c'était lui qui s'était élancé si généreusement à mon secours... c'était lui à qui j'allais devoir désormais non seulement la vie, mais encore le bonheur de n'être plus une pauvre enfant à charge aux autres, mais encore l'immense joie de retrouver ma mère !

—Votre mère !

—Oui, ma mère !... oui, ma mère ! dit vivement Suzanne en mettant dans ces mots la plus profonde tendresse. Oui, quand après que tout le monde avait pu me croire morte... quand déjà Mme François et tous ceux qui m'avaient connue me pleuraient... quand on pensait déjà que le magnifique dévouement de Maurice avait été inutile et qu'il n'y avait plus qu'à me jeter sur le visage le voile des trépassés... oui, quand à ce moment-là mes yeux se rouvrirent enfin à la lumière, la première personne que je vis à genoux devant moi, ce fut elle, ce fut ma mère !...

Puis, la voix coupée de sanglots et le regard plein d'amour :

—Ma mère ! reprit plus doucement la petite Suzanne. Oh ! je la vois encore, les mains jointes comme si elle priait Dieu, et si pâle qu'elle semblait agoniser aussi !... Et j'entends encore son grand cri éperdu : "Elle vit !... Mon enfant !... ma fille !"... Et je sens encore ses bras se nouer autour de moi... son souffle se mêler à mon souffle... ses baisers me brûler le front... ses larmes inonder mon visage !

"Oui, grâce à Maurice, elle m'avait enfin retrouvée et je pouvais enfin la connaître... Oh ! je ne lui en voulais pas de m'avoir abandonnée et de s'être séparée de moi... Est-ce qu'un enfant peut en vouloir à sa mère ?... Oh ! non !... oh ! cela n'est pas possible !... Mais je la plaignais plutôt pour toutes les souffrances, pour toutes les misères, pour tous les désespoirs qu'elle avait connus, et qui l'avaient forcée — dût-elle en mourir — à se priver de caresses de sa fille.

"Très pauvre autrefois, elle était maintenant très riche. Elle en était heureuse pour moi ; mais moi, je ne pensais qu'à une chose : c'est que j'allais vivre auprès d'elle et que je pourrais quelquefois m'endormir dans ses bras.

"Mais ma joie ne me faisait pas oublier Maurice... Comme je l'aimais davantage encore !... comme j'aurais voulu me dévouer à mon tour pour lui !... Comme j'aurais voulu pouvoir vous rendre à lui comme il m'avait rendue à ma mère !...

—Hélas ! soupira douloureusement Yvonne.

—Aussi, le lendemain, poursuivit plus vivement Suzanne, comme je savais qu'il n'avait plus eu la force de vivre un jour de plus sans vous revoir, et qu'il était parti dès le matin pour Fontenay-sous-Bois, avec quelle impatience, avec quelle anxiété je guettais son retour... Car peut-être alliez-vous mieux ?... peut-être allait-il rapporter de bonnes nouvelles ?...

Un nouveau soupir venait de s'échapper de la poitrine d'Yvonne.

—Un cri d'angoisse !

—Oh ! oui, madame, car il était si pâle que j'en étais effrayée... car il était si défait et si chancelant que l'on aurait dit qu'il allait s'évanouir....

—Mon Dieu !... Mais pourquoi ?... pourquoi ?

—Pourquoi ?

—Oui, mon enfant !... Oh ! je n'hésite pas... dis-moi tout, je t'en supplie !

—Parce que vous ne l'aviez pas reconnu, répondit très bas la petite Suzanne.

Yvonne avait tressailli.

—Parce que vous l'aviez repoussé....

—Moi !

—Parce qu'il croyait qu'il n'avait plus de mère....

—Ah ! malheureuse femme !... malheureuse folle ! s'écria Yvonne dans un cri de désespoir déchirant. Je ne l'avais pas reconnu.... je l'avais repoussé !... Il croyait qu'il n'avait plus de mère !... Oh ! mon Dieu, est-ce possible !... Est-ce possible que j'aie pu le voir sans que mon cœur bondisse de joie... sans que mes bras s'ouvrent pour le recevoir... sans que ma bouche trouve un mot pour lui crier ma tendresse et mon amour !

—Madame ! balbutia Suzanne.

—Ah ! misérable femme !... loque humaine !... Oh ! quel est donc ce mal mystérieux, ce mal horrible qui ne se contente pas d'user le corps, mais qui vous prend encore votre âme... toute votre âme !...

"Je n'ai pas reconnu mon fils !... J'ai repoussé mon fils !... Et que lui ai-je dit ?... Avec quels mots atroces l'ai-je torturé !... Oh ! tu le sais... Il te l'a dit... Oh ! parle... parle, mon enfant !... Je veux que tu me dises tout... je veux tout savoir....

—Non, madame, répondit vivement la petite Suzanne, Maurice ne m'a rien dit de plus, je vous le jure !... D'ailleurs, il avait la poitrine brisée par de si lourds sanglots, et il était dans un tel état de désespoir, que c'était à peine s'il pouvait parler... Et c'est alors qu'en me rapprochant de lui pour essayer de le consoler, je me suis aperçue qu'il portait au front une longue raie sanglante... une blessure d'où le sang coulait encore....

—Une blessure !

—Oui, madame. Et c'était, comme je l'ai su plus tard, cet homme qui m'a volé à ma mère... ce misérable qui était là hier....

—Le comte de Guérande ?

—Oui, c'était le comte de Guérande, dont j'ignorais alors jusqu'à l'existence, qui l'avait rencontré et qui l'avait frappé....

—Frappé mon fils !... Il avait osé frapper mon fils, ce bandit ! s'écria Yvonne, les yeux flamboyants. Oh ! l'infâme !... l'infâme !... Oh ! si Dieu est juste, quelle dette cet homme nous payera un jour !

"Mais continue... continue ! ajouta-t-elle en se ressaisissant, parle-moi encore... parle-moi toujours de lui... de mon pauvre petit !

Et Yvonne fixait ardemment ses yeux sur Suzanne, guettant ses moindres mots, épiait ses moindres paroles.

—Toute cette journée-là fut bien triste pour moi, reprit la fillette, car toujours je croyais entendre Maurice me jeter encore à travers ses sanglots ce cri qui m'avait fait frissonner : "Oh ! je voudrais être mort !... je voudrais être mort !"

—Il disait cela ?

—Oui, madame. Et il me disait aussi qu'il avait peur, car il avait de sinistres pressentiments qui semblaient l'avertir que quelque nouveau malheur vous menaçait... que quelque danger allait vous atteindre....

—Pauvre petit, comme il devait souffrir !

—Oh ! oui !... car je le voyais de plus en plus sombre, de plus en plus abattu, et cela me rendait aussi plus triste à mon tour... si triste que, maintenant, j'avais peur aussi sans savoir pourquoi... si triste que j'avais comme une angoisse qui m'étouffait....

"Aussi, ce soir-là, quand je voulus fermer les yeux, me fut-il impossible de trouver le sommeil, tant j'étais inquiète et anxieuse....

"La chambre de Maurice touchait la mienne et nous n'étions séparés que par une mince cloison.

"L'oreille tendue, je guettais son souffle... je tâchais d'entendre s'il pleurait encore... Mais aucun bruit... Je pensais que, vaincu par la fatigue, il avait fini par s'endormir et déjà j'étais contente lorsque, tout à coup, un grand cri retentit....

—Un grand cri ?

—Un cri déchirant... un cri terrible !... D'un bond, je me dressai toute pâle... j'écoutai... Et, dans l'ombre, j'entendis des plaintes, des gémissements, des sanglots... Oui, c'était bien lui qui avait jeté ce cri-là... ce cri qui l'avait réveillé en sursaut et qui l'avait fait s'élancer hors de son lit, livide, l'œil hagard, tout frissonnant d'épouvante....

—De quoi avait-il donc peur ? demanda vivement Yvonne.

—D'un rêve.

—D'un rêve ?

—Oui, d'un rêve étrange et terrible qu'il venait d'avoir... d'un rêve auquel je n'avais pas voulu croire quand il me le raconta, et qui maintenant me glace tout le sang dans les veines quand j'y pense... d'un rêve qui lui parlait de vous, de moi, de ma mère... d'un rêve enfin qui prédisait les malheurs les plus affreux dont quelques-uns se sont déjà réalisés !

Et la petite Suzanne était devenue subitement si tremblante et si pâle qu'Yvonne, à son tour, la regarda avec effroi.